

## Études d'histoire religieuse



Raymond Brodeur, dir., *Marie de l'Incarnation. Entre mère et fils : le dialogue des vocations*, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 2000, 159 p.

Isabelle Landy-Houillon

Volume 67, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006785ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006785ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

### ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Landy-Houillon, I. (2001). Review of [Raymond Brodeur, dir., *Marie de l'Incarnation. Entre mère et fils : le dialogue des vocations*, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 2000, 159 p.] *Études d'histoire religieuse*, 67, 305–307. <https://doi.org/10.7202/1006785ar>

faire sortir de l'ombre une femme qui avait pourtant choisi d'y demeurer. Ce portrait éveillera peut-être suffisamment la curiosité des chercheurs pour susciter d'autres études sur Jeanne Leber et replacer sa vocation dans le véritable contexte religieux de l'époque.

Chantal Gauthier  
Université de Montréal

\* \* \*

Raymond Brodeur, dir., *Marie de l'Incarnation. Entre mère et fils : le dialogue des vocations*, Sainte-Foy, Les presses de l'université Laval, 2000, 159 p.

Marie de l'Incarnation n'a pas fini d'intéresser les chercheurs. Née à Tours (1599), morte à Québec (1671) après y avoir fondé le premier monastère des Ursulines (1639), elle a été récemment honorée dans ses deux patries par deux colloques internationaux (Tours, mai 1999, Québec, septembre 1999) mais le Centre d'études Marie de l'Incarnation (CÉMI) créé en 1993 à l'initiative du professeur Raymond Brodeur (Faculté de théologie, Université Laval) avait déjà montré fort éloquemment, avec la mise en place d'un séminaire de lecture, l'extrême intérêt d'une personnalité et d'une œuvre qui comptent parmi les plus attachantes du XVII<sup>e</sup> siècle.

En effet, comme le rappelle R. Brodeur, maître d'œuvre du présent volume dont il assure avec bonheur l'ouverture et la clôture, c'est après la tenue d'un premier atelier (cf. *Laval théologique et philosophique*, 53, 2, juin 1997) qu'un second atelier (1995-1996) prit le pari original d'une lecture pluridisciplinaire présentée par des intervenants d'origine diverse (théologiens, littéraires, historiens, sociologues, psychanalystes) autour d'un texte unique, reconnu suffisamment riche pour que chacun pût en proposer, à partir de ses propres grilles d'analyse, une interprétation différente et complémentaire. La longue lettre 68 du 1<sup>er</sup> septembre 1643 de Marie à son fils, intégralement et scrupuleusement transcrite à l'orée de l'ouvrage, justifie pleinement par le crucial « dialogue des vocations » qu'elle instaure, les douze interrogations qui lui sont adressées dans ce petit volume dont on notera déjà l'exceptionnelle qualité de présentation. Dans une première partie « Texte en contexte », le regretté Guy-Marie Oury, éditeur des lettres, rappelle le parcours difficile de Claude, enfin reçu bénédictin de la congrégation de Saint-Maur (3 février 1642) au terme d'une jeunesse orageuse et meurtrie. Sa vocation depuis toujours souhaitée par sa mère « a mis longtemps à devenir une vocation personnelle » ; c'est maintenant chose faite pour la plus grande « consolation » de Marie. Dans une perspective historiquement plus large, D. Deslandres (Montréal) s'interroge à partir de certains thèmes de la lettre sur les liens éventuels de Marie de l'Incarnation

avec le jansénisme et le quiétisme. Enquête difficile pour des raisons chronologiques évidentes : Marie quitte la France l'année précédant la parution de l'*Augustinus* (1640), deux ans après la création – pour les garçons – des Petites Écoles par Saint-Cyran (1637) et elle est morte depuis quinze ans lorsque fleurit le quiétisme. Il reste qu'augustinienne et mystique, elle ne pouvait que rencontrer certaines attitudes morales et spirituelles qui transcendent évidemment le XVII<sup>e</sup> siècle et ses conflits de politique religieuse. Une deuxième partie « Propositions de lecture », serre de plus près le matériau de la lettre 68. En dépit d'une seule citation explicite, G.-M. Oury (Solesmes) met au jour un important intertexte scripturaire, signe de l'« enracinement biblique de la pensée du langage de Marie de l'Incarnation », fruit d'une longue et intime appropriation de l'Écriture qui ne saurait être décryptée que par un destinataire d'égale compétence. Dans ce cadre de la théologie pratique, M. Viau (Laval) propose, sur le modèle de la rhétorique ancienne et à partir de la recherche des arguments propres à persuader, une reconstruction rhétorique de la lettre autour de la question : « La vocation de Marie de l'Incarnation s'est-elle accomplie au détriment de son amour pour son fils ? » Après cette étude de pragmatique du discours, l'approche d'A. Fortin (Laval) s'inscrit pour une large part dans la perspective herméneutique d'Habermas : le texte, objet présumé « significatif » en soi se fait réceptacle d'un discours interprétatif qui l'éclaire par une démarche qui n'aura d'autres critères que sa cohérence interne et la pertinence de l'analyse (voir l'« Annexe ») : la lettre, lieu de disjonction-conjonction, indique que la parole dans le double processus énonciation/lecture est bien la loi du rapport mère-fils jusqu'à la conjonction des deux itinéraires dans la communion du « voyons-nous en luy ». P.E. Couture (Laval) retient trois caractéristiques formelles de la lettre : superlatifs, mentions du corps, oxymores, pour caractériser l'écriture mystique et la tentative pour dire l'indicible : R. Lemieux (Laval) y revient : l'irruption de l'Autre dans la vie – et le coup de force auquel il contraint pour faire sens dans le langage des autres – conduit Marie de l'Incarnation, écrivant dans la séparation consentie son désir fusionnel avec Claude, à faire jouer l'« obscure clarté » des mots pour dire un réel impossible. Dans la troisième partie « Dialogue des expériences », H. Giguère (Laval) étudie trois facettes du désir (maternel, mystique, apostolique) à travers la « relecture spirituelle » que constitue cette lettre-mémorial : offrande du fils et relation Mère-Fils ouverte à un Tiers, puis rencontre avec l'Autre, et anéantissement préalable à la naissance continuée de l'âme en Dieu, enfin mysticisme apostolique au sein d'une « vie mixte ». M. Dumais (Rimouski) reprend ces trois « facettes » dans la perspective féministe d'une éthique de la relation à Dieu, au fils à l'humanité entière, tandis que M. Pelchat (Laval), s'attache au mot-clé « vocation » dans cette lettre qui effectuerait une relecture de deux itinéraires spirituels en termes « vocationnels » : « appels » différés

qui séparent puis rapprochent, rôle de la liberté, de la raison et du directeur qui préservent la diversité des « vocations particulières ». Par son sens des réalités, Marie de l'Incarnation serait originale dans son siècle et déjà moderne. Y Côté (Rimouski) pense de même en étudiant Marie dans son rôle d'« accompagnement spirituel », plus libéral que la traditionnelle « direction » de son temps. À l'écoute de l'Esprit pour elle et les autres, elle a fait de son amour maternel un auxiliaire efficace pour guider son fils dans la voie de la sainteté qu'elle connaît déjà.

Enfin quel plus bel hommage R. Brodeur pouvait-il rendre à Marie de l'Incarnation épistolière qu'une conclusion en forme de lettre (« Chère Madame [...] pour célébrer le dialogue d'une mère et d'un fils où l'épouse du Verbe éclaire avec des mots un « interlocuteur issu de ses entrailles sur ce qu'il a été et ce qu'il est en train de devenir » dans sa seconde venue au monde ? Genre oxymorique par excellence, la lettre qui joue de l'absence pour en faire une présence rêvée se joue aussi de la « distance des temps » pour donner encore à méditer aux lecteurs d'aujourd'hui : miracle d'un involontaire et très grand écrivain sans doute, mais tout autant prétexte à une réflexion collective et multiple qui, prenant à bras-le-corps un texte fondateur, en démontre avec force la portée.

Isabelle Landy-Houillon  
Université de Paris VII

\* \* \*

*L'expérience de Dieu avec Marie de l'Incarnation.* Introduction et textes choisis par Guy-Marie Oury, Ville Saint-Laurent, Fides, 1999, 140 p.

Les remarquables travaux historiques de Guy-Marie Oury sur Marie de l'Incarnation sont connus des chercheurs s'intéressant à l'histoire de la Nouvelle-France. Cependant, le petit livre dont on m'a demandé de faire un compte rendu ne s'inscrit pas dans le genre historiographique mais plutôt dans le genre hagiographique. Là n'est pas, en ce qui me concerne son point le plus intéressant.

Avant d'en venir à ce point intéressant, il me semble honnête de préciser mon positionnement.

D'une part, à l'encontre de l'auteur, le mode de pensée dont je me revendique n'est pas un mode de pensée chrétien dans lequel l'Église procure à ses croyants une garantie sociale et culturelle d'être dans le champ de la vérité. Autrement dit, rien ne m'autorise à parler de l'expérience de Dieu. D'autre part, ce qui m'intéresse dans la mystique chrétienne, ce n'est pas ses particularités culturelles, mais ce qu'elle partage avec les autres mystiques des grandes religions tels le soufisme, le bouddhisme, le taoïsme,